



↑ 7 Vues de l'exposition *Brouillon général* consacré à Peter Briggs, musée des Beaux-Arts d'Angers, novembre 2016-mars 2017. © Albert de Boers.

## Atteindre son objet

Éva Prouteau

Raviveurs de mémoire, capsules de souvenirs, certains objets servent de support à notre vie intérieure, comme s'ils avaient le pouvoir presque magique d'éclairer une zone sensible enfouie en nous, comme s'ils savaient intensifier des foyers d'histoires et des réminiscences diffuses.

L'artiste Peter Briggs produit de tels objets, à la localisation spatiotemporelle incertaine, qui exhortent la mémoire et la court-circuitent, à la croisée de mythologies personnelles et culturelles. Au musée des Beaux-Arts d'Angers, il plonge le visiteur dans un univers foisonnant de polarités conductrices : de la porcelaine, du verre, des feuilles de latex, des costumes découpés, des livres et des coquillages perforés, des blocs de marbre, des pavillons de cuivre, un écran de projection couvert de peinture noire... « Ces éléments sont venus à moi, explique l'artiste, j'en ai cherché certains, d'autres me sont venus tout seuls. Ils ont une chose en commun, c'est de n'être nullement vierges. Ils sont tous d'une certaine manière de seconde main. C'est-à-dire qu'ils ont acquis une amorce de qualité auratique, une prédisposition sculpturale tout au moins, une qualité de possible. Incorporés, enrôlés, avec le temps ils deviennent progressivement miens avec différentes séries de logiques d'accumulation et parfois de déconstruction qui finissent par former un faisceau de récits qui s'entrecroisent puis se nouent<sup>1</sup>. »

Cette exposition compose, avec maestria : de ce qui pourrait demeurer à l'état de fatras, l'artiste parvient à extraire une vaste épopée de la matière mise en espace, une épopée pleine d'accidents et de cassures de rythme, d'incarnations qui suspendent le souffle comme les plus anciens récits de genèse. Si la palette s'avère relativement restreinte (noir, blanc et argent, ainsi que la gamme des bruns organiques), l'extrême diversité des textures de surface subjugue l'œil. Deux dispositifs servent efficacement cette mise en récit des *forces-matériaux*<sup>2</sup> : la monumentale installation *Déposition*, au rez-de-chaussée, qui adopte une partition



spatiale proche de celle du magasin, où l'artiste aurait entreposé ses stocks au sol. En même temps qu'il nous montre ses trésors, il préserve leur secret car on ne peut pas circuler entre les différents îlots, précisément composés, comme autant de microarchitectures pleines de surprises visuelles, où çà et là on surprend des clins d'œil à Rodin, Brancusi ou Jean-Michel Sanejouand et ses charges-objets. À l'étage, Peter Briggs revisite *Shelf Life*, outil générique et évolutif que l'artiste déploie sous vitrine, sous la forme d'une longue étagère, espace contraint de mise en relation, coordination et information des objets. D'une autre manière, l'artiste nous maintient à distance tout en nous permettant une intimité accrue avec les objets, d'échelle cette fois-ci plus modeste.



Montage fait à partir d'images de l'exposition *Ici*, ARTboretum, Moulin du Rabois, Argenton-sur-Creuse, 2013. © Albert de Boers.

Embarqué dans un travelling captivant, qui alterne *ready made* naturel, sculpture par assemblage ou modelage primitif, le visiteur constate à quel point Peter Briggs sait conférer à chaque objet une sorte de majesté mystérieuse, encore sublimée dans le dispositif d'accrochage. Tout tient aussi grâce au corps, omniprésent quoique en creux. Dans le poing qui serre la matière, le bras qui casse la céramique pour mieux la réagencer selon des logiques plus sauvages, dans l'alignement des costumes perforés, on devine un rapport physique en tension, des chorégraphies syncopées, une sensualité rêche.

Cette intensité de présence du corps (celui – exhibé – de la matière, celui – suggéré – de l'artiste) semble inséparable de la question du reflet, de la vitrine qui protège, du miroir déformant ou empêché, qui hante l'exposition : le corps de l'autre ? Le regard érotisé et revitalisé par ces multiples surfaces projectives ?

Si Peter Briggs (artiste, archiviste et alchimiste, collectionneur, glaneur et commissaire d'expositions) accède au plein équilibre de sa pratique grâce à ce dispositif visuel très arrêté qu'est l'étagère, c'est l'espace de la table qu'explore quant à elle l'artiste Eva Taulois, dans une proposition magistrale faite à la chapelle des Franciscains de Saint-Nazaire. Pensée à l'échelle de la nef, cette *Grande Table* est une plateforme hybride, à la fois espace scénique, *catwalk*, sculpture autonome, socle et surface de travail. La table, énonce simplement Eva Taulois, « c'est un objet très important dans la vie de tous les jours, on y mange, on y travaille, on y parle. Autour d'une table circulent des idées et circulent des corps.



↑ Vues de l'exposition *La grande table*, Eva Taulois, Galerie des Franciscains, Saint-Nazaire (Loire-Atlantique).

J'aime l'idée que faire et fabriquer dialoguent avec être et habiter<sup>3</sup>. »

Sur ce plateau activable sont disposés quelques objets très colorés, assez énigmatiques : sont-ils des éléments préparatoires, une traduction plus expérimentale de l'œuvre ? Au fil de l'exposition, l'artiste les a déplacés, a inventé un rythme de cohabitation, lors de séances d'atelier menées avec plusieurs acteurs de l'école d'arts plastiques et de l'extérieur, ou lors d'une performance-conférence qu'Eva Taulois a proposée en collaboration avec l'artiste Camille Tsvetoukhine. Ensemble, elles ont évoqué d'autres figures dont elles se sentent proches, en ce qu'elles vivent leurs œuvres comme des extensions de leur propre corps, des objets à activer, à recharger, à bousculer : de Josef Bauer à Guy de Cointet, d'Hedwig Houben à Hélio Oiticica, Franz West ou Erwin Wurm, tous ont imaginé des objets à performer, à porter, à danser.

Dans les six alcôves qui entourent la nef, l'artiste a disposé un corpus d'œuvres emblématique de ses recherches : œuvres textiles suspendues tout en légèreté, ces tissus peints évoquent de multiples références de la modernité, de Sonia Delaunay, qui réinventa l'abstraction dans ses projets textiles, à Sophie Taeuber-Arp, créatrice de singuliers costumes Dada inspirés par les indiens Hopis, ou encore du premier tableau-tapis conçu en collaboration avec Jean Arp. Ces formes vestimentaires réduites à l'essentiel côtoient des vases de tissu, des tableaux portatifs en forme de sucette, des sculptures-socles. Chaque forme est tirée vers l'épure, le trait dynamique et primitif, comme si cette manière



d'essentialiser l'objet, d'aller vers le générique, permettait à Eva Taulois de libérer les couleurs chatoyantes qui caractérisent son œuvre, traversé continûment par une énergie vibratoire. Quelque chose de très sensuel se joue dans ces aplats saturés qui font claquer la palette, riche de vert prairie et de rouge feu, de jaune bouton d'or et de bleu Klein : un jeu de séduction, une intensification visuelle, une caresse chromatique qui rendent ces objets hypnotiques.

Autour d'une autre table, lors de la biennale *Circonférences* qui a eu lieu à Château-Gontier, Pascale Murтин et François Hiffler – duo connu sous le nom de Grand Magasin – ont eux aussi sublimé des objets qui seraient restés, sans leur intervention, plus ternes voire nimbés d'ennui. Intitulée *Éloge de la routine*, leur conférence performée dresse une liste de choses, petites ou grandes, que nous accomplissons chaque jour sans y penser, par habitude, ou qui procurent le plaisir de se laisser bercer par la répétition. Pêle-mêle, ils passent à la moulinette de leurs jeux logiques, proches de Perec ou de l'Oulipo, l'idée « d'aimer moins commencer que re-commencer » : de l'emploi du temps immuable d'Emmanuel Kant à la mémorisation croissante d'un paysage que l'on parcourt chaque jour, de la contemplation infinie du motif répétitif du papier peint à la joie d'entendre revenir le refrain d'une chanson, tout est envisagé avec le plus grand sérieux et la plus joyeuse légèreté. Pendant une heure, le duo tente de dessiller nos regards devenus aveugles à la poésie des lieux communs mille fois ressassés ou à l'alternance miraculeuse du jour et de la nuit. En empruntant dans la forme même de leur intervention le principe de répétition

qui leur sert d'objet d'analyse, à osciller en permanence entre le rationnel et l'irrationnel, Pascale Murтин et François Hiffler déroutent la routine. Et s'offrent le luxe de terminer leur passage sur scène par une succession de six lectures du poème *Larmes* d'Arthur Rimbaud, pointant quelques homophonies ou allitérations, mais choisissant surtout de traquer des répétitions non pertinentes, juste pour le plaisir de redire à l'envi ce texte magnifique.

Si ces quatre artistes explorent des voies plastiques tout à fait différentes, auraient-ils une vision commune de ce que *fait* l'art tel qu'ils l'envisagent ? S'emparer d'objets immensément banals, et faire surgir leur singularité. Introduire des modifications parfois infimes dans l'infra-ordinaire. Retrouver, ce faisant, la sensation d'un regard neuf, d'une fraîcheur, d'un émoi inédit. Faire fi des cloisonnements de l'art, des hiérarchies. Penser par le prisme du corps entier. Composer avec la plus grande précision. Enfin, traquer l'étrange, toujours, dans le familier.

1. Note d'intention de Peter Briggs pour la présente exposition, citée par Christine Besson, Bruno Gaudichon, Patrice Moreau et Nicolas Surtapière, commissaires de l'exposition, en préambule du catalogue numérique *Peter Briggs, brouillon général*, Naima éditions, iBooks.

2. L'expression est d'Erin Manning, qui signe le texte « Surfaces divergentes » dans l'ouvrage précité. Traduit de l'anglais par Marie Ladame-Buschini.

3. Extrait d'une discussion entre Edwige Fontaine et Eva Taulois à Nantes, le 31 janvier 2017.



*Éloge et défense de la routine*, Grand Magasin, biennale *Circonférences* 2017, Le Carré, Scène nationale, Centre d'art contemporain, Château-Gontier (Mayenne).